

L'Expérience du vers en France à la Renaissance, dir. JEAN-CHARLES MONFERRAN. *Cahiers V. L. Saulnier*, n° 30. PUPS, 2013. Un vol. de 274 p.

C'est un défi utile et stimulant que Jean-Charles Monferran a lancé aux chercheurs qui ont participé à ce recueil : saisir les mouvements et les dynamiques de l'écriture versifiée française à la Renaissance, comprendre leurs ressorts, décrire la linéarité de certaines évolutions ou des trajets plus complexes. Comme le souligne J.-C. Monferran dans l'épilogue de ce livre, appelé à devenir un outil de travail incontournable pour quiconque étudiera la poésie française de la Renaissance (les deux bibliographies proposées sont très utiles), il s'agit de remettre le vers au cœur de la poésie et de la poétique, *a fortiori* pour une période qui questionne, définit et élabore son identité linguistique autant que sa prosodie, et qui trouve dans la poésie un espace propice à tous les tâtonnements : on parle dans ce livre d'essais, d'innovations, de retours à des formes existantes, d'audaces et d'hésitations, de théorisations prescriptives, de repentirs et d'incertitudes – soit tout ce qui constitue la vie du vers français à la Renaissance et les conditions d'émergence de la métrique littéraire française (qui perdurera jusqu'au milieu du XIX^e siècle). Ce recueil fait entrer le lecteur dans les ateliers de la grande forge du vers français de la Renaissance, propose un éclairage pour de nombreuses procédures stylistiques et offre ainsi une vision d'ensemble sur l'ouvrage poétique renaissant où s'élabore, entre contraintes choisies et prises de libertés, dans une diversité quasi infinie des approches, la poésie classique française.

La diversité des approches proposées (poétique, historiographique, statistique, linguistique, informatique, métrique, etc.) donne à ce recueil une dimension exemplaire. Qu'elles portent sur un auteur, sur un phénomène ou sur une période, les enquêtes réunies dans ce volume renouvellent pour la plupart la connaissance de manière tout à fait décisive, au point que l'on regrette que ce recueil ne comporte pas un index des notions qui y sont traitées. Emmanuel Buron, François Cornilliat, Olivier Halévy ou Vân Dung Le Flanchec travaillent notamment sur le traitement des frontières des vers ou de sous-vers ou sur les principes de structuration du vers ; Olivier Bettens et Nathalie Dauvois évoquent les rapports entre les métriques renaissantes et antiques ; Benoît de Cornulier et Nathalie Dauvois observent une tendance dominante à favoriser le déroulement discursif au détriment des phénomènes de répétition ; B. de Cornulier, V. D. Le Flanchec et Frank Bauer croisent des questions relatives à la scansion et à ses rapports avec la signification, etc.

Le recueil s'ouvre sur la communication de Véronique Dominguez, consacrée à la « rime mnémonique », dont la période de plus haute fréquence se situe entre 1450 et 1550, avant d'être contestée et méprisée (sans pour autant disparaître, puisque l'auteure signale qu'on en rencontre au moins jusque chez Molière). Cette figure consistait, selon Gaston Paris, à faire rimer le dernier vers « dit par un personnage [...] avec le premier que prononçait le suivant » et a longtemps été expliquée par les contempteurs du théâtre médiéval comme un « truc » propre à rendre aisée la mémorisation des rôles. Contre cette « fiction critique » (p. 22) qui procède d'une conception contemptrice du théâtre du Moyen Âge, V. Dominguez fait valoir un procédé qui dynamise les dialogues, dans leur déroulement et dans les enchaînements de répliques ainsi soulignés, et qui, observe-t-elle, offrait la possibilité à d'autres auteurs d'intervenir aisément dans un texte existant en ajoutant des vers et des répliques sans avoir à l'altérer.

B. de Cornulier explique ensuite pourquoi et comment ont graduellement disparu de la poésie littéraire, au cours de la Renaissance et ensuite, un certain nombre de genres et de formes poétiques, mais aussi de procédés qui, d'une manière ou d'une autre (refrain, cadence, « groupes équi-composés » (p. 51), composition binaire des vers complexes, etc.), introduisaient des

répétitions : liés en particulier à la mise en musique des vers lyriques, ils ne privilégiaient pas assez la discursivité des poèmes. Cette étude explique et justifie également la persistance de certaines formes de répétitions (dans le sonnet, etc.) de manière tout à fait convaincante. Parmi les nombreuses mises au point effectuées par B. de Cornulier, soulignons ce paradoxe : alors que l'on tend à voir l'histoire de la versification française comme un processus général de simplification des moyens employés, la contrainte de discursivité mise ici en relief se révèle à l'origine de complexités nouvelles pour les poètes de la Renaissance et des siècles suivants.

Également intéressé par un large phénomène, F. Cornilliat reprend à nouveaux frais le dossier des césures et des *e* « féminins » en dernière voyelle masculine des premiers hémistiches des vers complexes dans les poésies de Jean Bouchet qui, parmi les premiers, renonça aux césures dites « lyriques », mais également aux césures dites « épiques ». Il propose de saisir comment Bouchet, au travers de ses propres expérimentations poétiques, « a pu “vivre” la nouvelle règle, et passer d'un régime à l'autre » (p. 59). F. Cornilliat retrace ainsi l'expérience singulière d'un auteur partagé entre rhétorique du discours et composition métrique. Cela fait notamment apparaître qu'il y a pu y avoir dans la poésie de Bouchet des usages expressifs différenciés, en fonction de la nature des césures (p. 69) aux alentours de 1500 et que, par ailleurs, comme une consolation pour le poète, la nouvelle césure semblait rappeler la poésie latine en incitant poètes et lecteurs à être attentifs à la présence de syllabes brèves et longues (prosodiquement marquées en fin de sous-vers) dans la composition des vers français.

À la suite, F. Bauer s'interroge sur ce qui fait sens dans un poème, sur les modes d'élaboration de son cadre sémiotique. Il présente une expérimentation fondée sur l'hypothèse que « structures de signification et structures de signifiante [...] sont en relation d'homologie » (p. 78) dans une épigramme marotique prise pour exemple. Ce qu'il nomme l'« iconicité » du texte, en référence à Peirce (p. 85), c'est-à-dire le fait que la forme du texte serait dans ce rapport d'homologie avec son contenu, le conduit à analyser le poème dans le détail : rimes, vers, matériau sonore, prosodie. Expérience poétique et expérience critique se rencontrent dans le poème.

V. D. Le Flanchec porte son attention sur la théorie du nombre en français de Fouquelin et sur sa réflexion sur les principes de structuration du vers, après la génération de Marot et avant la Pléiade. Il apparaît que Fouquelin met le mot au cœur de son système, ce qui différencie ce dernier d'une métrique mesurée qui combine les mots pour élaborer les pieds. Une des conséquences de cette approche du nombre est que, curieusement, l'hiatus est alors provisoirement accepté en tant qu'il incite à délimiter chaque mot.

En examinant l'influence des odes horatiennes sur l'innovation poétique au milieu du XVI^e siècle et dans les décennies qui suivent, N. Dauvois permet de saisir la mise en place d'une poétique de l'invention, pour ainsi dire, sans limite : source de variété formelle, l'ode permet de déployer à partir d'une première strophe un discours qu'aucune contrainte, sinon la volonté auctoriale, ne saurait achever. L'enchaînement discursif observé, avant l'avènement du puissant corset des stances, illustre le souci de donner au discours un déroulement (p. 122) que la forme poétique ne vient jamais altérer.

O. Halévy, quant à lui, apporte des éléments nouveaux dans l'approche historique des phénomènes de discordance métrique. Son étude, focalisée sur Ronsard autour de 1555, à qui l'on doit l'introduction du lexique de l'« enjambement » dans le discours métrique (avant que les discordances et la notion même d'enjambement ne soient clairement condamnés par les théoriciens du XVII^e siècle), montre comment le poète réserve peu à peu au lyrisme élevé un véritable effet stylistique de la discordance, en particulier pour suggérer ce qu'O. Halévy nomme un « trouble du débit » (p. 129). Par ailleurs, pour fonder son travail, O. Halévy fait des

propositions concernant la diction et les critères syntaxiques permettant selon lui de déterminer les discordances (et accessoirement, la concordance).

En écho à ces remarques touchant à la stylistique historique, E. Buron s'arrête sur la figure des vers mesurés et ce que révèle le choix de leur usage. L'emploi massif de cette figure dans la seconde moitié du XVI^e siècle s'expliquerait par le fait qu'elle « apporte une réponse à un certain nombre de problèmes » (p. 142) que se posent alors les poètes – tout comme l'alexandrin se déploie simultanément pour illustrer la capacité prosodique du français : ce n'est pas un hasard, suggère E. Buron, si Jodelle compose des vers mesurés et de nombreux alexandrins au fil de ses expériences poétiques. Ce serait un facteur de structuration interne du vers (soutien au déficit rythmique supposé des vers isosyllabiques) et un outil stylistique propre à souligner également l'unité du mètre.

Par l'incroyable diversité de ses essais de poétique isosyllabique à partir de 1552 mis en relief par Jean Vignes, Baïf témoigne des questionnements renaissants sur la nature des vers : le programme d'expérimentations qui apparaît questionne frontalement le système métrique classique, alors même que celui-ci n'est pas tout à fait mis en place. Si l'alexandrin que Baïf tend à répandre fait partie de ses audaces et essais, nombre d'entre eux resteront cependant lettre morte. Ils témoignent, par leur existence fugace, d'une réflexion sur les manières de fabriquer des vers français, d'un passage nécessaire par la profusion et le désordre des inventions avant la fixation et l'ordre du système métrique classique.

À la suite de J. Vignes, O. Bettens présente des procédures informatiques destinées à analyser et à décrire la prosodie de corpus de vers, en l'occurrence les vers de huit syllabes de Baïf, et dissèque le système de la poésie mesurée de ce dernier. Dans une sorte de laboratoire de phonétique reconstitué par son étude, il essaie de comprendre comment le poète articule, superpose ou non, d'une part, les voyelles qu'il considère comme toniques ou accentuées et, d'autre part, les voyelles longues dans son système métrique mesuré.

Christelle Reggiani, enfin, clôt le recueil en l'ouvrant sur des perspectives contemporaines, explore les liens entre Oulipo, et son goût pour l'expérimentation, et les pratiques poétiques de la Renaissance en France, qui vont de la spécialité universitaire d'Albert-Marie Schmidt à certains travaux de Jacques Roubaud, en passant par la notion même d'« ouvrir » et la fascination oulipienne pour la forme du sonnet, le tout dans le cadre du fameux « plagiat par anticipation ». Elle propose notamment d'aborder les Oulipistes comme des poètes renaissants, en raison de leur appropriation de contraintes anciennes qui reconfigurent selon elle le lyrisme.

Si ce n'est pas la moindre des qualités de cet ouvrage que de dispenser aux spécialistes des moyens inédits de développer une véritable stylistique historique du vers à la Renaissance, celle-ci ne saurait s'établir sans la prise en considération des autres sphères qui entraient nécessairement en interférence avec l'écriture poétique, la conditionnaient, que ce fût par encouragements et suggestions, interdictions et bannissements, explicités ou implicites – autant de questions et objets qui ne font pas partie du projet de *L'Expérience du vers à la Renaissance* et qu'il n'est nullement question de signaler comme des manques à cet ouvrage en tous points accompli. En effet, la publication d'un tel recueil rend nécessaires des enquêtes, nouvelles ou renouvelées, concernant l'incidence, sur la composition des vers et des poèmes, d'un certain nombre de phénomènes comme : les dictions (variables ou harmonisées par le fait que la poésie bénéficierait de codes stricts de diction, prononciation, débit et mélodie ; artificielles et codifiées ?) ; la diversité des modalités et usages de divulgation de la poésie (distinguer ou, au moins, considérer la possibilité de la variabilité des lectures mentale et, pour reprendre le titre du recueil dirigé par Olivia Rosenthal, *A haute voix* ; envisager la pluralité rythmique) ; la prise en considération de la distinction entre métrique isosyllabique, effets rythmiques localisés (et aux

formes multiples), infra-rythmes (conditionnés par la langue, des accents sociaux ou géographiques, etc.) ; les liens entre forces idéologiques (exercées sur et/ou par les poètes et théoriciens du vers et de la poésie) et écriture versifiée (quelles idées de la langue et de ses statut et fonctions seraient servies ?). Il s'agira, à proprement parler, de contextualiser cette histoire des vers à la Renaissance dont nous avons désormais une connaissance précise, étoffée et suggestive.

GUILLAUME PEUREUX